

Car tel devint notre groupe C, pour honorer « le prix de la parole »...

« *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ;
mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme.* »
Évangile de Matthieu (XV, 11).

Bonjour !

« Le prix de la parole » a d'abord été que vous vous taisiez, pour que je puisse la prendre, la parole, et pouvoir, ainsi, tenter de la partager avec vous, d'en être par elle-même, moi-même, moi et le même, partagé. La parole aurait donc, au moins, un prix, le taire ; ce serait le dire qui n'en aurait pas, nous a lancé Jacques Nassif, lors de la dernière AG des *Cartels constituant de l'analyse freudienne*. Quoi que..., si se taire, taire, serait un des premiers prix de la parole, le silence serait peut-être celui du dire. Un silence, qui, quant à lui, concerne tout autant le parleur que l'auditeur.

Notre groupe a ainsi décerné le prix de la parole à la parole qui n'a pas de prix, c'est-(déjà)-à-dire, il me semble, au sujet, posé dessous, qui y disparaît d'y apparaître ce qu'il aurait pu être, s'il avait été ce(lui-)là. Cela ne va pas sans (le) dire. La parole aurait un prix, celui de laisser passer, surgir, un dire qui, lui, n'aurait pas de prix, de pris, d'épris, autres que ce sujet qui aurait pu être, s'il pouvait être pris.

Est, alors, inattendu, inespéré, le mot dont l'apparition frappe le parleur, et/ou l'auditeur, au-delà de son espoir, le mot dont le retranchement le laisserait abandonné, le mot qui (re)vient comme un visage d'ancêtre, le mot qui se dresse comme une *imago* se dresse au cours du sommeil. Pascal Quignard écrit et donc dit : « *Un Père surgit et revient vers nous. Quelque chose en nous, qui ne nous est pas destiné, trouve issue.* »

Le silence du parleur que j'évoque, tout autant que celui de l'auditeur, ce serait, d'abord et avant tout, celui de cette petite voix de la conscience, cette petite voix interne, à demi maternelle, à demi collective, que le langage acquis déclenche en boucle, tout à coup, lors de nos entrées dans l'âge de raison, et donc de déraison. Elle vient depuis accompagner, commenter, toutes nos actions. Oui, mais alors, comment taire le commentaire ? Ce *daimôn*, au nom duquel Socrate but la ciguë pour le divin, qui le traverse. N'empêche ! Il y a une tête rebelle dans la tête, plus ancienne, entêtée en elle, sans voix...

Cette petite voix de la conscience, c'est, il me semble, en premier lieu, celle d'une conscience de soi, c'est-à-dire celle de la conscience d'un Moi illusoire et mortifère. Le silence, dont je parle, équivaldrait donc à commencer par s'oublier. C'est-à-dire à boire, encorps et toujours, des eaux du Léthé, des eaux de l'*Oubli*, ce fleuve des régions infernales des anciens Grecs. Le prix de la parole, à écrire comme bon vous semble, avec un X, ou un S, voire un SE, parce que je ne sais toujours pas, qui prend vraiment l'autre, le prix de la parole, donc, ce serait ainsi, aussi, le rythme..., ce qui coule et

s'écoule, comme le fleuve, et ses eaux, dans lesquelles on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes.

L'oubli n'est-il pas une des conditions de possibilité du silence à faire, à éprouver en nous-mêmes ? Paradoxe apparent de ce silence qui doit permettre, et pas seulement chez l'analysant, de ne plus se taire... L'oubli a joué à notre groupe pas mal de ses tours et de ses détours. Dans *Le nom sur le bout de la langue*, Pascal Quignard écrit et donc dit : « *L'oubli n'est pas l'amnésie. L'oubli est un refus du retour du bloc du passé sur l'âme. L'oubli ne se confronte jamais à l'effacement de quelque chose de friable : il affronte l'enfouissement de ce qui est insupportable.* » Nous parlerions parce que nous oublions, et pour ne pas oublier... de nous oublier ?

Le Léthé était situé soit à l'entrée, soit à la sortie des Enfers des anciens Grecs, suivant leurs croyances successives, relatives à la métempsychose, à la réincarnation. L'incarnation est un des prix de la parole, c'est-à-dire du dire qui n'en a pas ; l'incarnation, c'est encorps et toujours donner sa voix. C'est-à-dire tout le corps et l'accord, qu'elle engage, qui s'engagent. Et c'est bien lui qui est en premier lieu oublié, que nous devons oublier quand nous parlons, même et surtout si c'est avec lui, par lui, en lui, que nous parlons. *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend*¹. Le sacrifice sanglant s'oublie derrière le Dieu(-re).

Dès que nous parlons, aussitôt, un corps sublime se dresse orthographiquement sur un corps obscène. Plus qu'un corps, et encorps moins de deux, en moins de deux, dans cet entre-deux. L'oubli est-il nécessaire pour y mettre à l'abri ce corps obscène ? Et ce faisant, nous mettre à l'abri de son obscénité même, nous éviter sa nudité, sa crudité, dans une *lumière implacable projetée dessus* ? C'est bien le corps, les corps, qui nous ont occupés de façon récurrente ; ils furent le fil rouge de nos libres associations dans notre groupe C, confronté à l'indicible.

Nous n'avons même parlé que de cela, ou plutôt, au plus près de cela, autour de cela. Les mots qui l'évoquent ne tracent au mieux que les tangentes d'un cercle, dont la rotondité nous reste inaccessible, même si par la multiplication des lignes, apparaît peu à peu, sans qu'elle en soit réellement dessinée, une image en négatif, sans mots... Il en va ainsi pour la musique, les musiques, qui nous ont pas mal fait parler. La musique ressent, elle ne re-présente pas. Patricia m'y a même appris, que l'on pouvait, non seulement, entendre, mais, aussi, voir la musique. Et je l'ai, alors, vue, ou peut-être tel un Monsieur Jourdain, revue.

Nous avons plaisanté sur : « Tu vois ce que je veux dire ! ». Nous avons balbutié autour du fœtus et de sa danse perdue, mise en branle par l'appel à répondre de la voix placentaire, qui me parle, plus que je ne la parle. Dans notre connivence, nous avons revu le regard d'une mère qui nous dresse sur nos deux jambes frêles. Et bientôt sa bouche, le sourire qui la transforme... comme un appel à re-naître, à re-n'être. Nous ne sommes pas des bêtes qui parlent comme elles voient. Le langage n'est pas un acte réflexe en nous.

Le corps nous a pré-occupés jusqu'au bout. Nous en avons même imaginé un qui n'aurait que deux neurones, sic ! La discussion fut chaude de savoir si nous pouvions y

supposer, dessous, un sujet. Ce qui nous a sauvés, ce sont les rosiers de Bertrand : il leur parle... La boîte de sardines regardait bien le *p'tit Louis*. Mieux, elle lui parlait !

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?...²*

Nous sommes des corps animaux, rêveurs, vivants, mouvants, intrépides, avant d'être des âmes, qui se croient animées par des causes ou des raisons. Ce qui reste aux abords du langage est ce qui tombe en silence une fois que l'opposition a eu lieu...

Littéralement, le corps soutient l'esprit. Pour parler, je ne peux, pour autant, que refuser de me réduire à ce qui m'incarne. Je ne peux que refuser, en même temps, et la prématurité, l'incomplétude, la non-finitude de *mon* corps non-fini, et sa finitude, sa mort inéluctable, impensable. C'est la détresse propre au langage humain : nos limites et notre mort s'y confondent.

Si se taire en parlant est impossible, parler en se taisant est possible, c'est écrire. Écrire pour ne pas oublier, même si l'on peut s'oublier en écrivant : *Le premier vers est un don du ciel*, chantait Paul Valéry... Et c'est bien parce que j'ai si peur et donc si envie de m'oublier devant vous, que je reste là, accroché à ce que je vous ai, à ce que je me suis écrit. S'oublier, trivialement, ce n'est quand même rien d'autre que faire dans son froc ! Alors je m'accroche à quelque érudition, je retraverse le Léthé, je cite Pascal Quignard, et pire, ou mieux, je le plagie.

Je pourrais ainsi évoquer, comme pri.x.s de la parole, le *skeptron*, le sceptre que l'on tend, chez Homère, le divin aède aux yeux clos, à l'orateur qui va prendre la parole. Et pour faire savant, comme l'âne brait pour avoir du son, dont les sens, à entendre comme bon vous semble, fixeraient le pri.x.s, à écrire avec un X ou un S, comme vous voulez, j'aurais pu rappeler le geste de Clisthène, qui le déposa, le sceptre, au centre de l'Agora d'Athènes, à la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ, inventant du même coup, rien de moins, que la philosophie, la géométrie et la démocratie. Une place vide, comme condition de possibilité de la parole, en plus, ça ferait un tant soit peu lacanien...

J'aurais pu convoquer, pour autant qu'on puisse les convoquer, les trois démons, les trois formes ailées, qui volaient dans le monde sublunaire des anciens Grecs : Éros, Thanatos, et Hypnos. Ce sont les modernes qui distinguent le fantasme, le fantôme et le songe. À la source grecque, ils sont cette unique et identique capacité de l'image dans l'âme, à la fois inconsistante et effr-actrice. Ils sont les maîtres du même rapt hors de la présence physique et hors de la *domus* sociale. Dans leurs relations avec les hommes, ils sont des bergers pour leurs troupeaux. Dans cette Méditerranée de *transhumance* « entre » sauvage/domestiqué, ils rythment l'oubli et la vérité, le non-oubli, le non-voilé, qui revoile sans jamais cesser de son dévoilement même.

Le fantasme nous aurait conduits à Pompéi, dans la Villa des Mystères, regarder, avec le regard latéral de la fascination, le *fascinus* en train de se revoiler de se dévoiler. Le fantôme, rien de moins qu'au spectre d'Hamlet, qui craint que, dans le grand sommeil de la mort, ne nous viennent des cauchemars plus terribles encorps. Quant au songe, ce

serait peut-être celui du sceptre de Sigismond, le roi d'un jour de Pedro Calderòn, ou peut-être, plutôt, celui de Sigismund, sacrifié en Sigmund sur l'autel des Lumières...

Mais je ne vous aurais alors rien dit, ou du moins rien dit de l'essentiel. Je veux dire par là de ce qui s'est passé, de comment cela a passé dans le groupe C. De comment la parole y a circulé, s'y est écoulée. De quel fut son prix, ses prises, et ses surprises... Déjà le groupe C, c'est beaucoup de prétention et de présomption, que de croire qu'un groupe sait. Si notre groupe ne savait pas grand-chose, *a priori*, je peux dire, *a posteriori*, qu'il a re-connu pas mal de choses.

C'est ainsi lui qui a amené, grâce à Jean-Pierre Holtzer, le mot de « parole », qui compose le titre de notre colloque, le « prix » en revenant à Françoise Wilder. Mais c'est toujours lui, je veux dire notre groupe, qui avait a-porté le titre provisoire, qui a figuré un temps sur nos plaquettes, à savoir « l'intranquillité », toujours par l'intermédiaire de Jean-Pierre, qui avait emmené *L'intranquille*, le livre de Gérard Garouste, qui s'exposait alors à Montpellier.

Comme le dit Michèle Montrelay, il y a bien l'art, qui, avec la psychanalyse, explore cette différence qui, avec son petit *a* de Derrida, et sans doute aussi de Lacan, participe au présent, une différence bien en amont du langage humain et de son acquisition. Musiques et plastiques n'ont jamais cessé, avec bonheur, je dois dire, de lézarder de fils rouges les discussions, les échanges, de notre groupe.

Notre groupe s'est réuni, en tout et pour tout, à quatre reprises. Une première fois à Paris, en octobre 2011, lors du séminaire des *Cartels constituant*, intitulé *De la clinique psychanalytique*, première pierre de la préparation de ce colloque, une seconde fois, toujours à Paris, la veille de notre AG de janvier, une troisième en mars, à Montpellier, cette fois-ci, lors de nos journées de printemps, qui préparaient ce colloque, et une dernière fois à Paris encore, la veille de notre AG de juin.

La première fois, le 15 octobre de l'année dernière, le sort en avait été jeté : Claire, Martine, Patricia, Christian, Éric, Jean-Pierre et moi-même nous sommes retrouvés dans une salle pour parler. Christian avait ouvert la matinée avec les impasses de l'analyste, et, en premier, celles de l'impassibilité. Serions-nous pour d'intranquilles impassibilités ?

C'est bien difficile de parler à huit. Bien difficile d'y entendre, et d'y respecter, le rythme et le tempo de chacun et du groupe. Patricia nous a dit, une fois, que pour qu'un accord sonne juste à la contrebasse, il fallait distordre chacune des notes qui le composent..., c'est-à-dire que, prise isolément, chaque note sonnerait faux...

Autant la première fois, en octobre de l'année dernière, les groupes A et B s'étaient quittés en souhaitant se retrouver, autant notre groupe ne s'était rien dit de ce genre. Il faut dire que le dispositif mis en place par notre bureau prévoyait qu'au terme de cette première journée, chacun pourrait décider d'aller dans un groupe, dont les thèmes, *moi non plus*, lui auraient plutôt convenu. Cela a d'ailleurs été le cas d'Éric, qui s'est ensuite tourné vers le groupe B. Claire, quant à elle, a cessé d'être membre des *Cartels*, pour en devenir correspondante. Quant à Martine et Christian, leurs emplois du

temps respectifs ne leur ont pas permis d'être plus présents qu'une petite et dernière partie de notre troisième réunion. Restaient donc Martine, Patricia, Jean-Pierre et moi.

Martine a d'ailleurs proposé de nommer notre groupe, « le groupe des restes ». D'abord certes, puisque nous étions ceux qui restions. Et puis du fait de l'ordre alphabétique, nous étions toujours en restes pour restituer quelque chose de nos échanges lors de nos AG. Autant le tirage au sort érigé en mode de fonctionnement aux *Cartels* a ses charmes et ses inconvénients – j'ai toujours aimé voir le hasard faire éclore, ou pas, la petite fleur –, autant ce strict ordre alphabétique nous a toujours relégués en fin, en réduisant le plus souvent notre temps de paroles, à quelques miettes... Trêve de jérémiades : ne dit-on pas des restes d'un repas qu'ils constituent *la part des morts* ?

Hormis le corps, qui reste en silence une fois que l'opposition langagière s'est faite, les restes, entre autres, qui ont retenu nos échanges, ce sont ceux de nos morts, autant ceux de nos proches, que ceux de nos propres morts subjectives successives, celles de nos vies antérieures de notre vivant pour le dire autrement. Ne pas oublier nos morts... Les os et les dents sont les derniers restes, les dernières traces de notre corps, restes encore plus ou moins identifiables de notre passage. Ce qu'est le monde : les traces que laisse la vague quand la mer se retire.

J'ai ainsi soutenu l'hypothèse qu'un des prix de la parole, ce serait l'obole à verser dans la bouche de nos morts, pour ne pas les laisser mort-vivants, ombres errantes, fantômes, fantasmés, songes, pour qu'ils puissent ainsi traverser le Styx, et qu'ils ne se noient pas trop vite dans le Léthé. Martine a alors parlé de les « traiter », comme lors de certaines coutumes en Afrique, voire comme une sorte de *famadihana* malgache.

Dans *Tous les matins du monde* – sont sans retour –, Monsieur Marais finit par dire à Monsieur de Sainte-Colombe, que la musique, qui *est simplement là pour parler de ce dont la parole ne peut parler*, est un *verre pour les morts, un petit abreuvoir pour ceux que le langage a déserté*. La parole pourrait ainsi, peut-être aussi, s'entendre comme une manière de donner un peu d'eau à nos morts, de les désaltérer... – comment y entendre, alors, la question de l'autre ?

Une des valeurs d'usage de la parole ne serait-elle pas de « traiter » nos morts, à une époque où l'on semble privilégier sa valeur d'échange, dans un sens unique, d'information, de communication, pour ne pas dire de propagande. Les hommes communiquent faute de pouvoir communier, prétend Jean Oury. Le Styx, Quignard, Aristote, Marx, Oury et les restes me permettent encorps de repartir dans mes éruditions. L'inessentiel est ainsi essentiel : il nous permet de ne pas parler de l'essentiel.

Je nous demande, si une des valeurs d'usage de la parole, de la parlotte, ce ne serait pas de différer, voire d'éviter, le plus longtemps possible, de nous poser la seule question qui vaille, celle que nous se pose Catherine M. dans sa *Vie sexuelle*, à savoir en substance : « Bon ! Quand est-ce qu'on baise ? » ?

J'en reviens donc au groupe C. Nous avons, progressivement, insidieusement, glissé d'un groupe vers un cartel. Nous avons d'ailleurs, il me semble, fait peu d'efforts pour que les emplois du temps de Martine et de Christian soient compatibles avec les nôtres.

Mieux, lors de la demi-journée montpelliéraine, nous avons, pour ma part du moins, je veux dire pour la part d'un méridional, qui ne cesse de chercher l'ombre, nous avons, donc, prétexté vouloir lézarder au soleil pour travailler, et ainsi éviter qu'une autre méridionale ne se joigne à nous, et vienne perturber le plus ou moins doux ronronnement, de ce qui doit bien, *a posteriori*, s'appeler un cartel.

Un cartel travaillé par les corps, les ombres, leurs impossibles : un corps ne peut pas sauter par-dessus son ombre... ombres errantes... *Corps et ombres*, tel est le titre de l'actuelle exposition caravagesque du Musée Fabre de Montpellier. Dans l'après-midi de la mi-octobre, nous avons préféré la pénombre pour nous éclairer. Les *outrenoirs* des salles Soulages de Montpellier n'ont pas manqué de venir nous y illuminer.

Un cartel bien dans l'air du temps d'ailleurs, parité femme/homme, parité montpelliérain/parisien, pour autant que l'on sache ce qu'est une femme, un homme, un montpelliérain, une parisienne, etc... etc... mais au bout du conte, un cartel sans vieux de la vieille, sans vieux de la veille et de la surveillance...

Qui dit « *cartel* », dit dès l'*acte de fondation* de 1964, « *plus-un* », autour duquel devrait se faire la conjonction des plus ou moins quatre, « *la juste mesure* ». En 1980, à la fondation de l'*école de la cause freudienne*, Lacan y précisait que ce plus-un, même s'il est quelconque, doit être quelqu'un. Jean-Pierre m'a appris qu'aux *Cartels*, le plus-un, ce sont les AG, qui sont donc « *chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun* ». Ce qui me convient parfaitement. Il se trouve cependant que nous avons eu besoin d'un un en plus, plus que d'un plus-un, qui soit quelqu'un, et qui par le meilleur des hasards ne fut pas quelconque : Bertrand fut celui-là.

Les membres, qui n'avaient pu être présents lors de notre première journée d'octobre, pouvaient en effet se joindre au groupe qui leur conviendrait. Bertrand nous a rejoints seulement pour les deux réunions parisiennes qui précédaient nos AG de janvier et de juin. Et encorps, à chaque fois, il a eu la délicatesse de n'être présent que pour les secondes parties de nos réunions, nous laissant cartelliser, intranquilleusement, d'abord.

En nous obligeant, à quelque résumé des épisodes précédents, il nous a pas mal aidés dans l'élaboration, et surtout à sortir, à subvertir, le doux ronronnement, dans lequel nous baignions avec une certaine volupté, pour ne pas dire une volupté certaine. C'est finalement sa présence qui a donné corps à notre cartel, et il fallait voir et ressentir la violence avec laquelle nous nous sommes raidis tous les quatre, dès qu'il nous a amené quelque contradiction. Elle a joué, du moins pour moi, cette fonction du plus-un, qui est de conduire le travail de ses membres jusqu'au produit propre à chacun.

Il faut que je rende à Bertrand, ce qu'il nous a fait passer ; c'est lui qui nous a entraînés du côté de l'oubli. Convoquer l'oubli appelle en un même temps le non-oubli : la vérité. Bertrand a évoqué ces vieux psychiatres qui sont encorps capables de dérouler

de mémoire toute l'histoire de leurs patients ; les jeunes psychiatres sont aujourd'hui formés à ne s'occuper que de l'ici et maintenant, tels des poissons rouges dans leur bocal.

Bertrand nous a mis le doigt sur une clinique psychiatrique du côté de la vérité, plus encore, de nos jours, avec une médecine basée sur l'évidence, et une clinique psychanalytique du côté de l'oubli. En n'oubliant pas cependant l'adage de Jean-Pierre sur la psychiatrie et la psychanalyse : « L'une pas sans l'autre ! » Du moins, c'est en substance, ce que mon oubli veut bien m'en rendre.

Je dois dire que cela m'a permis de faire, encorps, évoluer mon écoute. Comment, en effet, avoir une écoute également flottante, si nous n'oublions pas ? Comment n'attendre l'inespéré, si en n'oubliant pas, nous en sommes, encorps, aux espérances de la désespérance ? J'avoue, tel un coupable, que le vieux psychiatre, que je suis, a désormais moins peur d'oublier. Je repense à ces patients, qui, à leurs manières, me l'ont, à leur tour et à leurs détours, appris.

Vous connaissez peut-être, ces patients, qui, un jour, vous disent poliment au revoir, puis, qui reviennent quelques années après, en vous disant qu'ils ont bien songé à aller consulter un de vos confrères, mais qu'ils n'avaient pas envie de re-raconter toute leur(s) histoire(s). Ce n'est que depuis peu, et grâce, entre autres, aux échanges de notre cartel, que j'ai compris qu'au(x) fonds, ce qu'ils me demandent, c'est d'avoir oublié leur(s) histoire(s), et ils ont pris le temps, leur temps, pour cela.

J'ai reçu avant l'été une femme, je crois, que j'avais reçue, il y a quelques années. J'ai accepté plus volontiers d'avoir oublié ses histoires, nos histoires, de ne pas relire mes notes, et de surfer un temps sur une écoute des plus flottantes, donc des plus angoissantes, et peu à peu l'angoisse s'est dissipée, et cela a donné deux séances très riches d'enseignements pour moi, et visiblement pour elle.

Freud nous l'a pourtant dit et répété, lorsque nous recevons et que nous écoutons un patient, nous devons suspendre nos jugements, nous devons oublier nos catégories : psychoses, perversions, névroses, pour les vieux psychiatres, comme moi, par exemple. Remettre sans jamais vraiment cesser en je(s) l'hypothèse de l'inconscient freudien, c'est accepter de ne même plus y savoir, *a priori*, ce qu'est une femme ou ce qu'est un homme, c'est accepter de ne même plus y savoir, si c'est une femme, ou si c'est un homme, que nous y recevons.

« *Learn to forget* », *apprends à oublier*, nous invitait Jim Morrison, en nous faisant passer les portes de la perception de sa *Soul Kitchen*, de sa *cuisine de l'âme*...

Depuis notre dernière et ultime réunion, notre groupe s'est ainsi oublié, ou plutôt, nous avons oublié, plus ou moins consciemment, plus ou moins volontairement, de nous parler par mails interposés, comme nous en avons convenu... L'oubli, comme condition nécessaire mais jamais suffisante pour conduire notre travail, jusqu'au produit propre à chacun. La profondeur du silence, que nous avons respecté entre nous, durant tout l'été, ou plutôt, qui s'est littéralement imposé à nous, ou du moins à moi, est, il me semble, avec, entre autres, l'écriture de ce texte que je vous lis, que je vous dis, l'argument

définitif, rédhibitoire *a posteriori*, en faveur du fait qu'il y aurait eu du cartel dans notre groupe...

Aussi, pour terminer, et avant d'oublier, avant de l'oublier, je vous lis, je vous dis, la dernière phrase que j'ai écrite en juin pour le groupe C : le prix de la parole, ne serait-ce pas, d'abord et avant tout, celui de la folie des femmes et des hommes, pris et torturés par le langage, qu'ils habitent, et qui, pour autant, n'existe pas ?

À oublier d'urgence..., si nous voulons continuer de parler, de nous parler.

*J'y pense et puis j'oublie,
C'est la vie, c'est la vie...³*

Je vous remercie...

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau,
le samedi 22 septembre 2012.

note 1 : Jacques Lacan, *L'étourdit*, Beloeil, le 14 juillet 1972, in *Scilicet* n°4, Seuil, 1973, p. 5, puis, in *Autres Écrits*, Le Champ freudien, Seuil, 2001, p.449.

note 2 : Alphonse de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*, Livre troisième, II. Milly ou la terre natale, 1830.

note 3 : Jacques Lanzmann - Jacques Dutronc, *Et moi, et moi, et moi*, 1966.